

## SALESSE

Le film, tourné au format 4/3, s'ouvre sur une maison de campagne qui pourrait être une photo de Raymond Depardon.

Dans la même lignée, Geoffrey Chambord signe un film minimaliste, proposant l'expérience pure de l'observation d'une activité paysanne, qu'il esthétise afin d'y sensibiliser le spectateur.

En effet, le cadre est toujours très composé, utilisant par exemple la géométrie des maisons, et incluant le paysan, toujours seul et au travail, au milieu de ces paysages.

La bande sonore, entièrement constituée de sons naturels, participe à éveiller les sens du spectateur : des chants d'oiseaux, des insectes, le bruit des feuilles, des pas dans l'herbe... et le paysan qui se parle à lui-même. Sa corvée ne paraît pas si solitaire tant il s'exprime, râlant tout du long, certainement au sujet de la nature qui l'entoure, mais sans qu'une seule phrase ne soit pour autant compréhensible ou destinée au cinéaste qui s'efface complètement derrière sa caméra.

Ce n'est pas ce qu'il dit qui compte, mais véritablement l'observation de cette activité à laquelle il est consacré. Le paysan ne sera pas plus distrait par la caméra que par le passage d'un train, qui sera la seule marque d'une autre présence humaine à l'image, et que le cinéaste décide de conserver, comme un rappel à la vie moderne, contrastant avec les activités manuelles du vieux paysan.

—A.M

Réalisé par Geoffrey Chambord  
— vendredi 22 à 13h

## PART ONE : WHERE THERE IS A JOYOUS MOOD, THERE A COMRADE WILL APPEAR TO SHARE A GLASS OF WINE

Ça commence  
par des images intimes,  
ça finit comme un mythe.

Également connue pour ses tableaux (lauréate du Turner Prize 2017), Rosalind Nasashibi nous emporte avec ce film d'une beauté glaçante dans une érance philosophique sur l'amour, jouée par des personnages qui incarnent les formes les plus abstraites.

Un univers tendre et flottant s'offre à nous, où la désynchronisation quasi-constante du son et de l'image a pour effet de rendre à ces plans leur statut de hiéroglyphes purs. S'inspirant de la nouvelle d'Ursula Le Guin, *The Shobie's story*, qui raconte l'histoire d'une bande de scientifiques voyageant à la vitesse de la lumière et perdant de ce fait

leur «linéarité» - entendre ici leur référence temporelle commune, condition de leur capacité à communiquer -, les personnages du film semblent tous perdus dans un espace hors du temps malgré le bonheur doux qui s'en dégage. La mélancolie s'y mêle d'une manière subtile et nous voici décontenancés par l'irruption de sentiments contradictoires. Que sert la beauté plastique de ce film ? Loin d'être uniquement dirigé vers un but esthétique, c'est une ode à la fragilité inscrivant dans chaque image la sensation d'une perte déjà présente, donnant au tout l'allure d'une prière destinée à la conjurer.

—S.M.

Réalisé par Rosalind Nasashibi  
—vendredi 22 à 14h15

## Nofinofy

Nofinofy, ou le « rêve », c'est, pour Roméo, parvenir à ouvrir un beau salon de coiffure dans lequel exercer dignement son métier, mais aussi celui d'un avenir meilleur pour son île de Madagascar.

Du premier salon qu'il est contraint de quitter, jusqu'au terrain tant désiré, en passant par la cabane de fortune dans laquelle il s'installe

provisoirement, autant de lieux de réunion où les langues se délient, où le dialogue naît, et où un lien social se crée entre les hommes qui s'y croisent. Souvent la radio et les bulletins d'information accompagnent ces dialogues naissants, comme une toile de fond permettant parfois de mieux les contextualiser.

Des plans récurrents des différents clients dans le miroir de la coiffeuse introduisent également de nouvelles interventions, presque à la manière de scénettes. Qu'ils soient clients, amis de Roméo, ou même sa propre famille, différents représentants de la population défilent dans son salon, et de nombreuses thématiques sociales sont abordées: rumeurs et délinquance, emplois et salaires, prostitution, politique, avenir...

Autant de confidences que Michael Andrianaly réussit à capter avec un naturel impressionnant, et très souvent par l'intermédiaire de Roméo, oreille attentive de toute une population.

La caméra du cinéaste parvient ainsi facilement à trouver sa juste place au sein des discussions, tantôt distanciée, tantôt au plus proche de certains personnages qui se laissent tout naturellement filmer. Elle suit aussi Roméo jusque dans son intimité, lorsque ce dernier se déshabille et dévoile sa jambe endommagée, quand il prie, ou encore qu'il pleure.

Mais chaque moment est capté avec pudeur et bienveillance, bienveillance caractéristique du lien qui unit le cinéaste et son sujet dans ce projet. Michael Andrianaly finira d'ailleurs par rejoindre Roméo à l'image, pour recueillir les confidences de ce dernier.

—A.M

Réalisé par Michael Andrianaly  
— vendredi 22 à 13h

## VIVIR ALLÍ NO ES EL INFIERNO, ES EL FUEGO DEL DESIERTO. LA PLENITUD DE LA VIDA, QUE QUEDÓ AHÍ COMO UN ARBOL

*Vivir Alli...* fait parvenir jusqu'à nous les paysages désertiques qui entourent Totoral et que le vent façonne minutieusement au cours des saisons.

Des silhouettes évoluent dans un espace dont on ne sait plus tout à fait lequel, de la terre, du ciel ou du feu, forme le territoire.

Un pays où l'homme crie seul, et fait face à son propre écho, dans l'indifférence et le calme de ce qui l'entoure.

Si Javiera Véliz Fajardo fait fondre lentement les paysages d'Atacama jusqu'à les faire se confondre, les hommes qui vivent là ne se sont pas encore dilués dans l'immensité du désert. Et leur relation à ce territoire s'accorde au rythme de ses transformations.

La distance semble être la seule place possible pour ne pas déranger le mouvement des hommes, un écart que seul le vent peut traverser pour nous faire entendre quelque chose de ce qui a lieu ici.

Au maintien de cette distance, la réalisatrice oppose la précision d'un travail sonore qui rapporte la pluralité des voix du désert et en fait ressentir l'extrême détail de ses variations.

Dans l'épaisseur du son, les paroles des derniers agriculteurs du désert nous arrivent par bribes et avec elles, l'attention que les hommes portent aux bêtes et à leur lieu de vie.

Dans cet espace en équilibre entre l'observation distanciée et l'expérience immersive, sans misérabilisme, ni regret, *Vivir alli...* nous propose d'être à l'écoute de ce que le réel sans mythe a à nous dire.

—M.N

Réalisé par Javiera Véliz Fajardo  
— vendredi 22 à 14h15

## DEMAIN

15h50

Séance Front(s) Populaire(s) #9  
Et aujourd'hui que peut le cinéma?

Le contenu de cette dernière séance Front(s) Populaire(s) s'est fabriqué à partir de notre désir de proposer une programmation en mouvement afin de confronter les regards et les paroles autour des mobilisations sociales qui nous occupent aujourd'hui - mais qui en fait se succèdent sans discontinuer depuis longtemps.

Quelles images des luttes ?  
Lesquelles nous importent ?  
Que nous disent-elles ? et in fine,  
quelles images pour la lutte ?

En présence de Guillaume Orignac, journaliste et des réalisateurs Emmanuel Gras, Florent Marcie, Maxime Martinot, Mariana Otero, et du collectif Tremblements

Et avec une série de films ou work in progress sur les mouvements populaires contemporains, de la Loi Travail aux manifestations les plus récentes des Gilets Jaunes.

Comment donner une image à des fantômes ?

Comment le territoire se transforme-t-il après avoir été dévasté ?

Comment filmer un mur en construction ?

Comment entendre la voix de ceux qui ne sont pas tout à fait morts ?

Comment rendre compte de l'émotion liée à la réalité des spectres du Tsunami ?

Prenant pour point de départ l'article *Ghost of the Tsunami* de Richard Lloyd Parry, Jérémy Perrin et Hélène Robert ont essayé d'aller chercher cette émotion dans l'étrangeté des choses du quotidien, pour des gens qui réapprennent à vivre après la catastrophe.

Tournée cinq ans après l'évènement, *Brise-Lames* semble ouvrir une brèche, un espace intermédiaire où ce qui est à l'intérieur entre en relation avec ce qui est à l'extérieur et permet la possible rencontre de mondes qui coexistent. Il propose un espace poétique où les spectres des méduses remontent le long des troncs dans la forêt.

L'entre-deux semble être le fil qui tient liées dans un ensemble des situations éparses, qui entrent en relation et se répondent les unes aux autres.

Le vécu de personnages en transit dans des baraquements temporaires ou en cours de reconstruction de leur vie se mêle aux voix de l'au-delà à qui un moine zen, en position de médium, donne corps. Ces histoires se confrontent au personnage du mur, une construction, autant rationnelle qu'irrationnelle, mesurant parfois 14 mètres de haut, paradoxe d'une société qui entreprend de séparer la mer de la terre, alors même qu'elle a intégré les fantômes dans la vie.

Le film s'est fait au montage, par la recherche de ce que les images peuvent retenir d'étrangeté. Cette recherche esthétique de l'étrange et

« Ces histoires se confrontent au personnage du mur, une construction, autant rationnelle qu'irrationnelle, mesurant parfois 14 mètres de haut, paradoxe d'une société qui entreprend de séparer la mer de la terre, alors même qu'elle a intégré les fantômes dans la vie. »

le travail sonore sur le spectral donne une voix à des fantômes qui n'ont pas encore trouvé leur place de morts.

Les réalisateurs opèrent une percée entre le visible et l'invisible et en offrent une image. Matériel et immatériel se confrontent et révèlent peut-être quelque chose de la nécessité d'un espace tiers dans la reconstruction, qu'il soit question de celle du territoire ou de celle des hommes.

Alors, dans le même mouvement, l'espace intermédiaire ouvert par le film est peut-être la position la plus juste face à l'émotion de ceux qui ont survécu.

—M.N

Réalisé par Jérémy Perrin  
et Hélène Robert  
— vendredi 22 à 18h40